

de caresses et de larmes, elle les fit enterrer dans sa chère église de Saint-Pierre. Le plus jeune, qui avait échappé à la mort, fut élevé caché, et, devenu grand, il choisit lui-même la tonsure, que Clotilde avait refusée pour ses frères. Il renonça à sa chevelure et aux honneurs glissants de la terre pour devenir esclave de Jésus-Christ. Il vécut en donnant l'exemple du travail et de la pauvreté, leçon qui, certes, valait des victoires et des coups d'épée. Enterré non loin de Paris, il a laissé à ce lieu le nom de Saint-Cloud. Clotilde elle-même, triste et découragée, ne trouvant plus d'appui qu'en Dieu, se retira à Tours, auprès du tombeau vénéré de saint Martin, et y mourut en odeur de sainteté.

XIII. Pendant que les fils de Clotilde se partageaient l'héritage de Clodomir et achevaient la conquête de la Bourgogne, Thierry, faisant toujours bande à part, pénétrait en Thuringe, au cœur même de l'Allemagne, dans ce massif de montagnes qui sépare la vallée du Danube de celles du Rhin, de l'Elbe et du Weser. Trois frères y régnaient. Fidèle à la politique de Clovis, Thierry se fit l'allié de l'un d'eux, l'aida à détrôner et à faire périr les autres; puis, le faisant venir à Tolbiac, il le fit traitreusement précipiter du haut des remparts. Le roi mort, il s'empara de ses enfants, entra en Thuringe et soumit tout le pays. Pendant cette expédition, le bruit de la mort de Thierry avait couru, et ses frères, toujours pressés de prendre, avaient mis la main sur l'Auvergne (530). Thierry revint furieux et altéré de vengeance. Pour l'apaiser, Clotaire accourt au-devant de lui; mais, en entrant dans la tente de son frère, il aperçoit derrière une toile les pieds de soldats cachés là pour le tuer. Il n'eut que le temps de s'esquiver. Toute la colère de Thierry se déchargea sur l'Auvergne; si cette belle province avait été jusqu'alors épargnée, elle fut livrée comme récompense aux vainqueurs de Thuringe. Les villes furent pillées; le vénéré tombeau de saint Julien ne put préserver Brioude d'une ruine complète; les habitants, dépouillés de tout, furent emmenés en esclavage, pêle-mêle avec le bétail et les chariots de butin.

XIV. Cette guerre de brigands plaît plus aux Francs d'Austrasie que de pénibles et pauvres expéditions en Germanie. La mort de Thierry (534) n'interrompt pas le cours de leurs exploits. Son digne fils Théodebert, le compagnon de ses guerres, commande une armée nombreuse et brave, qui défie l'ambition de ses oncles et qui menace le Midi. En ce moment, Théodoric étant mort, Justinien, empereur de Constantinople, disputait l'Italie aux Goths. Chacun cherche à mettre de son côté le jeune Franc, l'un en lui payant des subsides, les autres en lui cédant la Provence. Ainsi, avant de mourir, saint Césaire vit Arles passer aux mains des rois francs, et, par une bizarre combinaison, Marseille fut divisée en trois, pour que chacun eût un pied dans ce port, unique refuge du commerce de l'Orient. Les subsides reçus, la Provence acquise, Théodebert entra en Italie à la tête de son armée. Arrivés sur les bords du Pô, ces païens du Nord immolent au dieu du fleuve des victimes humaines. Pour qui venaient donc ces terribles alliés? Les Goths, qui arrivaient sans défense à leur rencontre, sont surpris et taillés en pièces. Un instant rassurées par ce combat, les troupes de l'empereur subissent le même sort, et sont réduites à s'enfermer dans quelques places fortes. A l'exemple des anciens Gaulois, les Francs ravagent toute l'Italie, jusqu'à ce que, gorgés de butin, ivres de victoire et de débauche, ils soient vaincus par les chaleurs et les maladies: à grand-peine quelques-uns repassèrent les Alpes. Théodebert n'était point découragé: quand la mort vint le surprendre, il préparait une formidable expédition qui devait descendre le Danube, enlever Constantinople et apprendre à l'empereur grec à prendre le titre de vainqueur des Francs. Indompté dans ses passions comme sur les champs de bataille, il avait enlevé à son mari une belle et riche Romaine. De cette triste union restait un fils pauvre et chétif, Théodebald, qui mourut bientôt sans enfants, laissant ses États à ses oncles, et sa femme à Clotaire, époux de toutes les veuves.

XV. Pendant que les Goths d'Italie, subi-

tement dégénérés, perdaient la Provence, puis étaient à jamais détruits, ceux d'Espagne balançaient entre la peur et la haine des Francs. Leur jeune roi Amalaric avait commencé par épouser Clotilde, fille de Clovis, et maintenant il la persécutait lâchement, la faisait insulter par les ariens, et l'accablait de mauvais traitements qui mettaient sa vie en danger. Poussée à bout, la princesse envoya à son frère Childebert une robe toute teinte de son sang: c'était plus qu'il n'en fallait pour recommencer la guerre. Childebert entra avec une armée en Septimanie, poursuivit son ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'à Narbonne, où celui-ci fut tué au moment de s'embarquer, et retrouva sa sœur vengée, mais mourante. Après plusieurs années de guerre, il passa les Pyrénées, et vint mettre le siège devant Saragosse (542). Les habitants savaient ce que les Francs faisaient des villes prises d'assaut; dans leur terreur, ils se mirent à invoquer leur patron, le martyr saint Vincent, et promènèrent solennellement sur les remparts sa tunique vénérée. Childebert, qui dans les combats redoutait la colère des saints, offrit de lever le siège à la condition d'avoir la fameuse tunique. Il revint tout fier d'une si belle conquête, et, pour la renfermer, il fit bâtir à Paris une magnifique église en forme de croix, l'église, disait-on, du temple de Jérusalem. Supportés par des colonnes de marbre, les murs étaient percés d'élégantes fenêtres; le pavé lui-même formait des dessins symboliques; les murs, le plafond, étaient tout brillants d'or, d'où le nom de Saint-Vincent-Doré, plus tard Saint-Germain-des-Prés. Vieux et sans enfants, Childebert voulut finir dans la piété, fonda l'hôpital de Lyon, enrichit de ses dons les monastères de Bourgogne, et fut enterré dans sa basilique à peine achevée.

XVI. Il ne restait plus que Clotaire, brave seulement pour tuer des enfants et pour épouser de force des veuves ou des captives. Il fallut le menacer de mort pour lui faire prendre les armes contre les Saxons révoltés. Se battant à contre-cœur, il fut vaincu et mis en fuite. Parmi les dépouilles de son

frère Thierry, il avait trouvé la fille du malheureux roi de Thuringe, la jeune et pieuse Radegonde. Épris de sa beauté, il la fit reine. Elle n'en fut pas moins pieuse, mais plus charitable, et pendant six ans, nouvelle Clotilde, elle obtint le rachat des captifs, le pardon des condamnés, et des trésors pour les pauvres. Quand Clotaire ne voulut plus de cette sainte plutôt religieuse que reine, elle déposa au pied des autels sa couronne, ses bijoux, et prit le voile, qu'elle avait toujours désiré. Elle alla fonder à Poitiers un monastère de femmes vouées au travail et à la prière. Simple religieuse sous les ordres d'une de ses suivantes, elle vivait comme les autres, balayant la maison, copiant des manuscrits ou chantant des psaumes. Charmé par ses aimables vertus, un poète italien, Fortunat, dit adieu à la table des rois et à ses longs voyages pour se fixer à Poitiers, dont il devint plus tard évêque. En échange de fleurs et de fruits, il envoyait au couvent des vers pleins de grâce; il pleurait les malheurs des parents de Radegonde. Mais jamais sa voix ne fut si touchante que le jour où arriva de Rome un morceau de la vraie croix envoyé à sainte Radegonde. Les religieuses, le clergé et la ville entière, en habits de fête, accourus au-devant de cette insigne relique, entonnèrent pour la première fois le célèbre *Vexilla Regis*: « L'étendard du Roi « s'avance; il brille, le mystère de la croix... « O croix, salut! notre unique espoir. »

XVII. Poursuivi de regrets que la gloire nouvelle de Radegonde ne faisait qu'irriter, Clotaire cherchait à la revoir. Une fois, il vint jusqu'à Tours; mais l'évêque de Paris, saint Germain, qui l'accompagnait, lui défendit d'aller plus loin. A l'inspiration de ce grand évêque, digne successeur de saint Remi auprès des enfants de Clovis, Clotaire rendit malgré lui quelques lois sages. Aux juges, il ordonna de maintenir les successions en dépit des décrets royaux qui chaque jour venaient les confisquer, et, à défaut du roi, il donna aux évêques mission de réformer les jugements iniques. Il exempta d'impôts les églises, et confirma leurs biens, dont il voulait, quelques années auparavant, prendre



et à leurs rancunes, moins faciles à vaincre que leur amour-propre théologique. Embellie par le malheur, Brunehaut avait touché le cœur de Mérovée, fils aîné de Chilpéric. L'évêque de Rouen, Prétextat, cédant à leurs prières, les avait mariés malgré leurs parents, et avait favorisé leur évasion. C'était attirer sur sa tête toute la colère de Frédégonde ; car si Brunehaut était sa plus mortelle ennemie, Mérovée était le fils d'une rivale détestée. En toute hâte, un concile est convoqué à Paris pour juger et déposer Prétextat. Il comparait, accusé de haute trahison, devant les évêques presque tous gagnés par Chilpéric. Grégoire seul se déclare pour lui : son éloquence entraîne les moins timides ; les autres hésitent déjà. Voyant sa victime lui échapper, le roi fait venir Prétextat ; il lui promet son pardon à condition qu'il se déclarera coupable. L'assemblée reçoit avec stupeur cet aveu inattendu, et, ne sachant plus que faire, exile Prétextat pour six ans. Ce n'était pas assez pour satisfaire Frédégonde. Mérovée, son frère et sa mère périssent par le fer ou par le poison ; Brunehaut ne doit son salut qu'à une fuite rapide, et Grégoire de Tours, odieux par sa fermeté, reçoit dans sa ville un comte chargé de le perdre, un serf élevé dans les cuisines du palais et parvenu en rampant aux premières dignités.

XXIII. Cependant tout n'était pas joie pour le cruel Chilpéric. Ses fils mouraient l'un après l'autre comme frappés de malédiction. Si chaque jour son trésor se grossissait des dépouilles de quelque illustre victime, c'était Frédégonde et sa digne fille Rigonthe qui se les disputaient avec un avide empressement, et qui s'arrachaient, comme des bêtes féroces, la clef de son coffre-fort. Le coffre était toujours vide ; et, quand il fallut une dot à cette fille, qui allait se marier en Espagne, Chilpéric n'eut d'autre ressource que de faire de nouvelles confiscations et d'enlever dans les campagnes quelques milliers de colons. Les uns se tuèrent de désespoir ; d'autres se sauvèrent en route ; des officiers du roi dispersèrent le reste et pillèrent les chariots de la princesse. Elle arriva aux Py-

renées sans un esclave, sans un écu. Là elle apprit que, fatiguée de Chilpéric, sa mère venait de le faire assassiner (584), et régnait seule sous le nom de son fils Clotaire, à peine âgé de quatre mois. Personne ne pleura ce nouveau Néron ; en songe, son frère Gontran le vit chargé de chaînes, conduit au feu éternel, et là mis en pièces et jeté en lambeaux dans les flammes vengeresses.

XXIV. Parmi les anciennes familles gauloises, Chilpéric avait trouvé des courtisans, des percepteurs, des délateurs, encore imbus des traditions romaines. A sa mort, ils essayèrent de faire un roi de Gaule, comme jadis se faisaient les empereurs. Ils firent venir de Constantinople un prétendu petit-fils de Clovis et le proclamèrent à Brives-la-Gaillarde. Mais, après quelques succès éphémères, ils périrent misérablement, abandonnés de leurs partisans, et cet appel sans écho au vieux sentiment gaulois fit voir que déjà vaincus et conquérants s'étaient fondus en un seul peuple.

XXV. Au temps où Chilpéric essayait de ressusciter le vieil empire romain, et où l'évêque de Tours mettait seul un frein à sa tyrannie, un autre Grégoire, monté sur la chaire de saint Pierre, étendait l'empire de la nouvelle Rome, et faisait de grandes choses pour le bonheur du monde. Sans soldats, délaissé par les empereurs grecs, cloué sur son lit par une fièvre opiniâtre, il voyait de sa fenêtre la fumée des incendies allumés par les Lombards, qui venaient piller jusqu'aux portes de Rome, massacraient les prêtres et faisaient adorer une tête de bouc à leurs captifs. C'étaient les frères de ces Saxons d'Allemagne et de ces Angles de Grande-Bretagne, qui, tous païens et tous belliqueux, formaient autour de la France une ceinture menaçante. La France elle-même était livrée aux créatures de Chilpéric, et, loin d'aller convertir les barbares, les évêques, au mépris des conciles, laissaient subsister dans leurs propres diocèses le culte des arbres et des fontaines, les orgies et les danses païennes. L'Espagne enfin était célèbre par sa corruption, digne fruit de l'hérésie. Contre tant d'ennemis, Grégoire

était seul ; mais les grands périls, terreur des faibles, aiguèrent le courage des forts. Cet homme, qui peut à peine nourrir et défendre sa ville, écrit aux évêques d'Italie, de Sicile, de Grèce, d'Espagne, de France, et rétablit partout le respect du saint-siège. Calme au milieu des périls, il travaille, comme saint Ambroise, à la musique sacrée, met au service de l'Église toutes les richesses de l'art grec, et lui lègue ces chants paisibles et majestueux qui semblent défier la fureur de ses ennemis.

XXVI. Peu soucieux des Lombards qui l'assiègent, Grégoire songe à convertir l'Espagne et l'Angleterre. S'il cherche des alliés, ce sont deux humbles princesses, petites-filles de Clotilde, Ingonde et Berthe, dont l'une a épousé le fils du roi des Goths, et l'autre le roi des Anglo-Saxons. En Espagne le triomphe de la vérité commence par un martyr, et l'époux d'Ingonde, converti par elle, est traitreusement égorgé par son propre père. Mais le vieux roi meurt dans les remords, et son second fils, Reccared le Catholique, envoie à Grégoire le Grand l'hommage de sa foi et la soumission de tout son royaume. Les Angles sont plus loin ; cependant quelques esclaves de ce pays, amenés sur le marché de Rome, ont touché le saint-père par la beauté de leur visage : « Que ne sont-ils des anges ! » s'est-il écrié ; et depuis ce moment leur image l'a suivi nuit et jour. Il a racheté tous ceux qu'il a trouvés ; ses revenus dans le midi de la France sont employés à en délivrer d'autres. Il les fait instruire et baptiser. En échange, ils apprennent à leurs maîtres la langue de leur pays, et de cette école sortent bientôt quarante missionnaires, ayant à leur tête le moine Augustin. Les lettres de Grégoire leur ouvrent le chemin de la France, leur assurent l'hospitalité des rois et des évêques. Au delà du détroit les attend une pieuse complice, la reine Berthe, qui leur ouvre le cœur de son époux. L'Angleterre se convertit en masse, et, dans son ardeur de néophyte, elle va devenir pendant deux siècles l'asile des vertus et de la science chrétienne.

XXVII. En même temps qu'il détruit à

jamais l'arianisme en Espagne, et jette dans la race anglo-saxonne de fortes semences de vérité, Grégoire le Grand a l'œil ouvert sur la France, où une corruption précoce menace de tout détruire. Impossible de s'adresser à l'impie Frédégonde ; la Neustrie entière tremble sous sa main, et, sauf le malheureux Prétextat, qu'elle va faire assassiner, les évêques sont tous à ses pieds. Brunehaut, qui règne en Austrasie, sera peut-être moins inaccessible. Grégoire lui écrit souvent, à elle et à son fils, et, avec une confiance toute paternelle, il les appelle à guérir l'Église des plaies de la simonie. « Autant, leur dit-il, la dignité royale est au-dessus des autres conditions, autant votre royauté l'emporte sur les royautés des autres nations. Ainsi qu'au milieu des ténèbres de l'erreur, votre foi brille comme une lampe au milieu de la nuit. » Mais Brunehaut restait sourde et tout entière au soin de sa vengeance ; les Francs demeuraient plongés dans la guerre civile et dans une profonde barbarie ; saint Grégoire ne vit pas, avant de mourir, la fin de leurs malheurs.

XXVIII. Seul le bon Gontran, silencieux et pacifique au milieu de ces meurtres et de ces guerres, tâchait de rétablir la paix entre ses neveux, la piété dans le clergé, la pureté dans les mœurs. Il n'avait qu'une peur, bien permise alors, c'était d'être assassiné par l'une ou l'autre de ses belles-sœurs. Les médecins surtout lui étaient suspects, et deux d'entre eux n'ayant pas guéri sa femme, il les fit périr comme coupables de cette mort. Publiquement il conjurait ses sujets de lui être fidèles, et de ne pas le tuer comme ses frères. C'eût été vraiment dommage ; car c'était un bon homme, voulant du bien à tout le monde, et punissant sévèrement les brigandages de ses officiers. Par ses soins, des conciles s'étaient tenus à Lyon et à Mâcon, pour améliorer le sort de ses sujets. Excommunication contre quiconque réduit un homme libre en servitude. Ordre aux évêques et aux seigneurs de nourrir les lépreux et les pauvres de leurs villes et de leurs terres, et de ne pas les forcer au vagabondage. Enfin



le tiers. Enfin il défendit les mariages violents, bien qu'en ayant fait à lui seul une dizaine. Ainsi, son ambition assouvie, il voulait faire oublier ses fautes. Mais le Dieu juste n'oublie pas si vite, et ne se contente pas du repentir des lèvres. Un fils révolté, Chramne, vint attrister les derniers jours du vieux roi et ébranler sa puissance. Allié à un chef breton, il força encore une fois le pusillanime Clotaire à prendre les armes (560), tomba entre ses mains impitoyables, et fut, avec sa femme et ses enfants, attaché dans une cabane où l'on mit le feu. Cruel jusqu'au bout, Clotaire arriva enfin au moment de rendre compte de ses crimes. Il vit venir la mort (561), et tout tremblant il disait : « Ah ! qu'il est terrible le Roi du ciel, qui fait ainsi mourir les plus grands rois ! »

XVIII. Comme Clovis, Clotaire laissait quatre fils, mais nés de mères différentes, habitués au meurtre et à la débauche, et croyant racheter tous leurs excès par quelques pieuses fondations. Au brave Sigebert échut l'Austrasie, belliqueuse et païenne, encore fière des expéditions de Théodebert; au brutal et perfide Chilpéric, le trône de Soissons, tout souillé des hontes de Clotaire; à l'honnête Gontran, la Bourgogne, bonne et pacifique comme son roi; enfin, Paris, avec ses délicieuses naissances, au voluptueux Caribert, qui, méprisant les avis de saint Germain, mourut bientôt usé par le plaisir. Pour se consoler, sa femme mit la main sur ses trésors, et les offrit à qui l'épouserait. Gontran la fit venir, prit l'argent, et la renvoya les mains vides.

XIX. Des trois qui restaient, Sigebert était sinon le plus riche, du moins le plus fort. Par une éclatante victoire, remportée sur le Danube, il répara la honte des Francs sous Clotaire, imposa de nouveaux tributs aux Saxons, força les Lombards, leurs voisins, à émigrer en Italie, et réunit sous ses drapeaux une foule de guerriers d'outre-Rhin. A la gloire des armes il joignit celle d'un brillant mariage. Le roi des Goths d'Espagne lui donna sa fille Brunehaut, toute belle de grâce et de jeunesse. Toujours prompts à espérer, les peuples reçurent avec amour et enthousiasme cette illustre étrangère, et, en leur

nom, le poète Fortunat chanta sa beauté, sa douceur et sa piété. Arienne d'origine, elle était catholique pour plaire à ses nouveaux sujets. Pourtant il lui restait je ne sais quoi de fier et de superbe; son front s'inclinait à peine devant les évêques, et semblait défier quiconque lui résisterait. Jaloux d'avoir aussi une belle Espagnole, et sachant que les Goths n'oseraient refuser, Chilpéric renvoya sa femme et demanda Galsuinde, sœur de Brunehaut. La malheureuse eut peine à s'arracher des bras de sa mère, et vint sous le poids des plus noirs pressentiments. Ce visage éploré ne plut pas à Chilpéric; il lui fallait plus joyeuse compagnie. La fille d'une servante, la cruelle Frédégonde, sut le séduire, et Galsuinde fut étranglée dans son lit. De là, au cœur de sa sœur Brunehaut, une ardente soif de vengeance; chez Chilpéric et Frédégonde, la haine du coupable qui voit venir le châtement.

XX. Vainement, pour éviter la guerre civile, les évêques rassemblés à Tours demandent des prières publiques, des aumônes abondantes et la rupture des unions incestueuses qui attirent la colère de Dieu. Vainement saint Germain supplie les deux princes de s'en rapporter au jugement d'un concile, et de ne pas ruiner par une lutte fratricide l'héritage du grand Clovis. A la tête d'une armée furieuse, un fils de Chilpéric ravage les terres sans défense que Sigebert possède dans le Midi, et, de son côté, Sigebert arrive à la tête de hordes sauvages, ramassées en toute hâte dans les forêts d'outre-Rhin. Sur son passage, les enfants eux-mêmes sont égorgés et suspendus aux arbres des routes; les jeunes filles sont attachées à la queue de chevaux furieux, qui les traînent dans leur sang. Saint Germain tente un dernier effort, et écrit à Brunehaut : « Il sait que c'est pour lui plaire que Sigebert s'obstine. Qu'elle prenne garde; malheur à qui cause tant de maux ! Honte et malheur à qui triomphe de son frère ! Que ne peut-il mourir pour apaiser la colère de Dieu, ou du moins pour ne pas voir la ruine de son pays ! » Inutile effort pour désarmer la colère de cette



Chilpéric devant le corps de son fils Mérovée. (P. 38.)

femme. La guerre continue; les soldats de Chilpéric fuient sans se battre, ou pillent de leur côté; pour lui il s'enferme avec Frédégonde dans les murs de Tournay, faible asile contre la fougue de l'ennemi. Déjà Sigebert, porté en triomphe sur un bouclier, était proclamé roi de Neustrie. Soudain il tombe sous le couteau de deux assassins, dignes satellites de Frédégonde (575). La mort du chef dissipa son armée; Chilpéric sortit de Tournay, reprit son royaume; un surcroît de bonheur fit tomber entre ses mains le petit Childébert, fils unique de son frère. C'en était fait de l'enfant sans un serviteur fidèle, qui l'enleva dans un panier, le transporta en Austrasie, et le laissa en sûreté aux amis de son père. Brunehaut était restée captive à Rouen; Frédégonde jouissait de la laisser vivre et dévorer l'humiliation de sa défaite.

XXI. Chilpéric triomphait à son tour. Entouré de Juifs, instruments de son avidité,

et de courtisans qui l'égalaient aux dieux, il dépouillait les amis de Sigebert, inventait des impôts, distribuait les évêchés à ses délateurs, bâtissait des cirques, donnait des spectacles, et se croyait un empereur romain. Dans ses loisirs il faisait des vers comme Néron, donnait deux lettres de plus à l'alphabet, et expliquait à sa manière le mystère de la sainte Trinité. Mais, à ce dernier point, il fut arrêté net par un petit évêque de Tours, maladif et débile, mais plein de courage et d'énergie. Grégoire, c'était son nom, tenait par ses parents aux vieilles familles de l'Auvergne. Il avait recueilli tout ce qui restait de science et de nobles pensées dans ce siècle barbare, et tandis que, d'une plume naïve et vigoureuse, il traçait le portrait des hommes de son temps, il opposait à Chilpéric et à Frédégonde la fermeté d'un Ambroise.

XXII. Bientôt il eut affaire à leurs haines